

CAS DE FIGURE

Jean-Louis Fabiani

---

# Qu'est-ce qu'un philosophe français ?

---

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE DES HAUTES  
ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

# Qu'est-ce qu'un philosophe français ?

La vie sociale des concepts  
(1880-1980)

# CAS DE FIGURE

Les auteurs de CAS DE FIGURE offrent à leurs lecteurs des clés accessibles pour mieux comprendre le monde contemporain, sans s'affranchir des exigences scientifiques de leur discipline. La science sociale sort de son laboratoire pour reconquérir sa place dans l'espace public.

---

## DANS LA MÊME COLLECTION

---

- Sébastien Dalgalarondo, *Sida : la course aux molécules*
- Nicolas Dodier, *Leçons politiques de l'épidémie de sida*
- François Dubet, *Faits d'école*
- Didier Fassin & Dominique Memmi (eds.),  
*Le gouvernement des corps*
- Éric Fassin, *Le sexe politique*
- François Hartog, *Évidence de l'histoire*
- Romain Huret, *Katrina, 2005*
- Nikolay Kuposov, *De l'imagination historique*
- Cyril Lemieux (ed.), *La subjectivité journalistique au travail*
- Dominique Memmi, Dominique Guillo & Olivier Martin (eds.),  
*La tentation du corps*
- Pierre-Michel Menger, *Les intermittents du spectacle*
- Enric Porqueres i Gené (ed.), *Défis contemporains de la parenté*
- Irène Théry, *Des humains comme les autres*

Cas de figure

Jean-Louis Fabiani

# Qu'est-ce qu'un philosophe français ?

La vie sociale des concepts  
(1880-1980)

---

Éditions de l'École  
des Hautes Études  
en Sciences Sociales

---

## Cas de figure 11

[www.editions.ehess.fr](http://www.editions.ehess.fr)

© 2010, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales  
ISBN 978-2-7132-2267-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Maquette et couverture, Michel Robmer*

*Pour Sophie  
En souvenir de Neptune Place*



# Sommaire

---

<b>Remerciements</b> . . . . .	13
<b>Introduction</b> . . . . .	15
<b>Première partie. L'institution d'une discipline</b> . . . . .	29
<b>1. La philosophie en classe</b> . . . . .	31
L'exception française . . . . .	31
Il faut défendre la philosophie . . . . .	37
L'espace du programme . . . . .	43
Des programmes de pensée? . . . . .	50
La philosophie mise à nu par son public même . . . . .	54
<b>2. Carrières et concepts</b> . . . . .	59
Professionnels ou intellectuels? . . . . .	59
La philosophie comme théâtre d'associations . . . . .	72
Figures du débat et trajets notionnels . . . . .	81
Un double lignage?. . . . .	85
<b>3. Les moments et les crises</b> . . . . .	91
Classifications et récits . . . . .	91



Génération philosophique . . . . .	99
Jeunes hommes en colère : une génération philosophique ? . . . . .	107
Les trois âges de la modernisation philosophique . . . . .	112
<b>Deuxième partie. Une philosophie nationale ? . . . . .</b>	<b>123</b>
<b>4. Le rempart de la raison . . . . .</b>	<b>125</b>
Une réorganisation conceptuelle . . . . .	125
L'assise positive . . . . .	127
La République en ses principes . . . . .	140
La raison dialectique . . . . .	147
<b>5. Le spiritualisme français . . . . .</b>	<b>153</b>
Une généalogie française . . . . .	153
Bergson, un surgissement à la fois radical et familier . . . . .	159
La vie sociale de Bergson . . . . .	164
Découvrir l'existence sans Husserl ni Heidegger . . . . .	170
Persistances métaphysiques et tentations théologiques . . . . .	176
<b>6. Transferts conceptuels . . . . .</b>	<b>181</b>
La France fécondée par l'Allemagne . . . . .	181
Nietzsche, le plus français des philosophes allemands . . . . .	187
Le moment pragmatiste . . . . .	189
Le séminaire qui venait du froid : Kojève et la fin de l'histoire . . . . .	195
Heidegger : de l'indifférence relative à l'effet de souffle . . . . .	196
La famille de Wittgenstein . . . . .	203
<b>Troisième partie. Art, religion, science et philosophie . . . . .</b>	<b>209</b>
<b>7. La religion dans les limites de la simple raison ? . . . . .</b>	<b>211</b>
Un paradoxe dans la République . . . . .	211

La crise moderniste, la foi et le savoir . . . . .	217
Maurice Blondel: y a-t-il un philosophe chrétien dans l'Université républicaine? . . . . .	220
Le cas Bergson . . . . .	224
Croisements philosophico-théologiques . . . . .	230
<b>8. Aux frontières de la science . . . . .</b>	<b>239</b>
La portée et la nature de la science . . . . .	239
La raison inquiétée . . . . .	251
Une nouvelle philosophie de l'activité scientifique? . . . . .	257
L'humeur scientifique et ses intermittences . . . . .	262
<b>9. Le philosophe artiste et la tentation prophétique . . . . .</b>	<b>267</b>
Naissance de l'auteur philosophique . . . . .	267
Les urgences de l'actualité intellectuelle et politique . . . . .	275
Le sacre de l'écrivain philosophe . . . . .	283
Esthétique et politique . . . . .	292
<b>Conclusion . . . . .</b>	<b>297</b>
<b>Chronologie . . . . .</b>	<b>301</b>
<b>Bibliographie . . . . .</b>	<b>309</b>



# *Remerciements*

---

Pierre Bourdieu, Michel de Certeau et Randall Collins ont accompagné mes premiers pas de sociologue de la philosophie au milieu des années 1970 entre Paris et San Diego. Je leur dois l'essentiel. J'exprime ma gratitude à celles et ceux qui ont bien voulu ne pas décourager ma déraisonnable obstination depuis cette époque: Andrew Abbott, Julia Adams, Bruno Auerbach, Stéphane Baciocchi, Noël Barbe, Jean-François Bert, Alexandre Bikbov, Tanja Bogusz, Dominique Bourel, Dominic Boyer, Craig Calhoun, Jacqueline Carroy, Jean-Claude Chamboredon, Riccardo Emilio Chesta, Hervé Corteggiani, Irina Chunikhina, Stéphane Dorin, Vincent Duclert, Yehuda Elkana, Ivan Ermakoff, Nathalie Esperandieu, Emmanuel Ethis, Christian Fleck, Marcel Fournier, Phil Gorski, Neil Gross, Danièle Hervieu-Léger, Eiko Ikegami, Laurent Jeanpierre, Pascale Laborier, Michelle Lamont, Cyril Lemieux, Wolf Lepenies, Damien Malinas, Frédérique Matonti, Pierre-Michel Menger, Dominique Merllié, Raymonde Moulin, Vlad Naumescu, Jean-Claude Passeron, Jorge Pavez, Bruno Péquignot, Christophe Prochasson, Romain Pudal, Jacques Revel, Dinah Ribard, Gabriel Rockhill, Claude Rosental, Olivier Roueff, Emmanuelle Saada, Gisèle Sapiro,

Brigitte Sitbon, Matteo Stagnoli, George Steinmetz, Irène Théry, Eli Thorkelson et Hervé Touboul.

J'ai pu avancer ce travail grâce à mon séjour au Wissenschaftskolleg de Berlin (2005-2006), où j'en ai présenté une forme inchoative. J'ai développé une bonne partie des thèmes qui organisent cet ouvrage dans mes séminaires de l'EHESS à Marseille et à Paris. Je dois le fait d'avoir pu achever ce livre à la généreuse hospitalité de l'université d'Avignon et des pays de Vaucluse.

# Introduction

---

«*Messieurs, il est cinq heures, le cours est terminé.*»  
Henri Bergson, sur son lit de mort

ON ASSOCIE SOUVENT l'image de la France à la figure du philosophe. Le cartésianisme n'est-il pas le symbole de la pensée nationale, et peut-être au-delà, d'un habitus imaginaire mais inscrit dans la durée? François Azouvi a bien montré comment la personne et l'œuvre de Descartes avaient fait l'objet d'une véritable reconstruction au cours de l'histoire afin d'incarner sans ambiguïté le génie français (Azouvi, 2002). Descartes, c'est tout simplement la France, dans sa franchise, sa rigueur et sa simplicité, «ce cavalier qui partit d'un si bon pas», comme disait Péguy (Péguy, 1914). Il est évidemment illusoire de croire que tous les Français sont cartésiens, mais l'emblème national que constitue l'auteur du *Discours de la méthode* témoigne de la disponibilité de la philosophie pour figurer une manière de penser la nation. Plus tard, d'autres philosophes sont également dans la situation d'incarner une forme de «francité» ou de *frenchness*, qui en fait le succès international: dans des contextes passablement différents et dans des configurations idéologiques très éloignées, Bergson, Sartre et Foucault illustrent la puissance qu'incarne le modèle du philosophe français, simultanément ancré dans une sorte de terroir philosophique, dont l'urbanité parisienne est la forme la plus saillante, et dans une

aptitude à s'identifier à l'universel en continuant de parler la langue locale. Le philosophe français semble jouer en permanence sur deux tableaux ou sur deux scènes : la première est celle du savoir et de ses fondations, même si de nombreux héros philosophiques pourfendent la raison scolastique et les corpus institués. Le geste cartésien, qui consiste à déclasser le savoir institutionnel et à produire une « nouvelle philosophie » comme entreprise radicale et sans exemple, aura plusieurs répliques dans l'histoire de France. La seconde scène est celle du monde où le penseur se meut toujours à l'aise, qu'il s'agisse de l'Europe cartésienne, du Paris mondain de Bergson ou de la planète politique de Sartre. La volonté de s'adresser à tout le monde n'est ici jamais une clause de style, bien qu'elle produise ordinairement d'innombrables malentendus et pataquès. Le philosophe français ne se limite jamais à son univers professionnel ; il semble au contraire, même lorsqu'il affiche le programme le plus ambitieux ou la rigueur la plus ostentatoire, désirer une forme de transgression et un billet de passage vers des rives moins savantes. Ésotérique puisqu'il revendique une autorité intellectuelle sans partage et se moque de ses concurrents illégitimes, quels qu'ils soient, il n'entend pas se priver de la bruyante reconnaissance du monde et s'affiche comme exotérique : il peut s'agir du choix d'écrire en français, comme le fait Descartes, ou du souci de se situer du côté des damnés de la terre, qu'exprime Sartre. Souvent, le discours rétrospectif s'efforce de dissocier ces deux mondes, et de faire de l'espace mondain le lieu de la corruption du savoir authentique. Il y aurait ainsi deux Bergson, celui que l'on discute à la Société française de philosophie et celui qui enchante les dames du monde, les « snobinettes » du Collège de France ; deux Sartre, celui de *L'être et le néant*, qu'on étudie en classe et qui a inspiré bien des philosophes et des sociologues, Pierre Bourdieu y compris, et celui qui prend des positions idéologiques hasardeuses à La Havane ou à Moscou ; et deux Derrida, le traducteur méticuleux de *L'origine de la géométrie* de Husserl, distingué par le prix d'épistémologie Jean Cavailles et le gourou californien, toujours entouré de plusieurs centaines de jeunes supporters, japonaises pour une bonne part. Ce livre prend d'emblée

parti : la philosophie ne se résume jamais seulement à une collection de textes, noués entre eux par les fils de la tradition. Elle incorpore aussi des objets, des lieux et des pratiques. Elle inclut toutes les réceptions, y compris les moins orthodoxes. Comme tout autre type d'œuvre, les textes de philosophie supposent des appropriations différentes dans l'espace et dans le temps, de doctes et de mauvaises lectures, et n'existent que par les pactes de réception successifs qui les constituent comme objets valorisés dans une culture. À ce titre, les mauvaises lectures sont aussi importantes que celles que les institutions autorisent et protègent. Les concepts ont une vie sociale, comme d'autres objets culturels. Entendons-nous bien : il ne s'agit jamais dans ce livre de les réduire à une autre réalité, laquelle serait précisément sociale ; c'est l'erreur de toutes les formes d'historiographie d'inspiration marxiste de n'avoir voulu voir dans la production philosophique que le reflet d'une autre instance. La notion de reflet a été plusieurs fois réélaboree à partir de métaphores optiques de plus en plus complexes (le miroir brisé, la diffraction) sans qu'elle parvienne à rendre compte de l'écart souvent incommensurable entre le substrat économique-social et la superstructure idéale. Tout cela est une vieille histoire et l'on ne tentera pas de la réécrire ici. C'est une autre forme de récit que l'on tente de présenter dans ce livre : l'histoire de la philosophie qui y est proposée n'ignore rien des conflits et des contradictions, mais s'efforce de les saisir à différentes échelles et sous des formes d'existence multiples. L'histoire intellectuelle n'a pas besoin de topique, de hiérarchie entre divers niveaux ou paliers. Bruno Latour a raison de nous dire que le monde social est plat (Latour, 2006). Dépassant l'antinomie routinière du micrologique et du macrologique, l'auteur de *Changer de société, refaire de la sociologie* déplace le problème de la généralisation de manière originale, en stigmatisant au passage la routine scolaire qui consiste à accoupler une étude de cas à une visée généralisante. C'est désormais à l'acteur, ou plus exactement à l'acteur-réseau, que revient la charge de décider s'il est dans le micro ou le macro. L'échelle n'est pas la conséquence du choix d'un parti descriptif ou interprétatif de la part de l'historien ou du sociologue, mais elle



est la conséquence de la décision de l'acteur à propos de la dimension de son propre cadre d'expérience. Bruno Latour remarque à bon droit que le niveau macro n'est pas le produit de l'agrégation de niveaux inégalement micrologiques qui viendraient s'emboîter à la manière des poupées russes, mais celui de l'existence d'un type particulier de connexions. Il faudra garder son avertissement à l'esprit.

Ce livre s'efforce de nous faire sortir d'un monde qui a longtemps séduit pour sa simplicité et sa force apparente d'évidence : la sphère des idées y était la façade expressive d'un jeu qui se jouait ailleurs. Nous entendons prendre au sérieux les jeux que les philosophes jouent entre eux, les coups qu'ils se donnent et ceux qu'ils esquivent, les stratégies qui gagnent aussi bien que les tentatives avortées (Collins, 1995). Les grands philosophes n'existent que par les petits, qui sont à la fois leur public, leur double et leur plus solide ancrage social. Tout n'est pas donné d'avance dans le domaine des idées : s'il existe à tout moment des contraintes expressives inscrites dans ce que Pierre Bourdieu, à la suite de la phénoménologie, appelait un « espace des possibles », l'histoire intellectuelle est aussi faite de rencontres inédites et de malentendus féconds qui le transforment dans un jeu indéfini de transgressions et de réappropriations. Cela est d'autant plus vrai depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a vu s'imposer l'impératif d'originalité, y compris dans les univers les plus scolaires autrefois organisés par la répétition des mêmes références et des mêmes topiques.

À la différence des histoires en apparence les plus matérialistes de la philosophie, qui nous maintiennent, en dépit qu'elles en aient, dans l'air raréfié des construits idéels, ce travail entend retrouver les objets effectifs de la philosophie : salles de classe, espaces de commensalité, manuels, horaires de train qui ont tant d'importance dans la gestion des carrières et des réseaux. Au début des années 1970, un philosophe universitaire français parfaitement ordinaire, lorsque l'on s'étonnait qu'il eût quitté Besançon pour Caen, ce qui n'avait pas l'apparence d'une promotion ou d'une progression, faisait valoir que, depuis Paris, où les philosophes français vivent ordinairement, il n'y avait jamais de changement à Dijon

en direction de Caen. Vous direz à ce point que ce n'est pas de la philosophie parce qu'on n'est pas encore entré dans la réalité du concept. Pourtant, l'histoire de la philosophie française ne peut être entièrement dissociée du réseau de chemins de fer du pays ni de la possibilité, très variable à différents moments de l'histoire, de gagner des pays étrangers et leurs bibliothèques, leurs jeunes femmes ou leurs manières de table. On se souvient du premier voyage d'Émile Boutroux en Allemagne et de son intérêt pour la mise en forme des morceaux de charcuterie sur une choucroute qui lui évoquait précisément l'organisation parfaite de la philosophie de Kant. Parler de vie sociale des concepts, ce n'est pas s'ingénier à leur faire vivre la vie des autres : nous n'avons pas l'autorité pour dire des constructions conceptuelles qu'il s'agit de fausse conscience ou de l'expression d'intérêts de classe. Nous les prendrons donc au sérieux, comme on prendra n'importe quel objet de la vie matérielle, ou n'importe quelle pratique. On peut laisser de côté la fausse conscience du philosophe : pourquoi se tromperait-il plus sur lui-même qu'un boulanger ou qu'un horloger ? On s'aperçoit trop rarement que le matérialisme n'est souvent qu'un théâtre d'ombres qui permet de maintenir en état les conditions de la lutte idéologique en prétendant l'expliquer de l'extérieur. L'histoire intellectuelle pour laquelle nous plaidons n'a ni intérieur ni extérieur ; elle va chercher ses ressources et ses modèles en des points variés de l'histoire des constructions symboliques ou dans l'espace social, elle se délocalise ou se relocalise en permanence ; elle pratique un va-et-vient entre l'universel et le paroissial, comme la plupart des autres activités sociales. Aucune prétention désenchanteresse ou désacralisante dans ce travail. Le statut particulier que la philosophie atteint ou croit atteindre dans certaines conjonctures est lui-même l'objet de l'analyse et non pas la cible d'une arrogance antiphilosophique qui croit souvent être l'expression d'un nouvel être des sciences sociales alors qu'elle manifeste surtout l'hystérisis de l'habitus philosophique. Critiquer, comme le fait Louis Pinto, le caractère souverain de la théorie philosophique n'est souvent qu'une manière de s'attribuer, dans le ressentiment, une parcelle de cette souveraineté (Pinto, 2009).

La conjoncture historiographique n'est plus celle qui prévalait au moment où Pierre Bourdieu a publié, en 1975, la première version de sa remarquable analyse de *L'ontologie politique de Martin Heidegger* (Bourdieu, 1988). S'éloignant de plus en plus de la position internaliste qui recommandait de traiter des philosophies singulières comme des systèmes clos et autosuffisants, les philosophes ont eux-mêmes proposé des alternatives visant à recontextualiser les énoncés. Les travaux de John Pocock (Pocock, 1975) et de Quentin Skinner (Skinner, 2009) viennent immédiatement à l'esprit, mais des penseurs aussi différents qu'Alasdair MacIntyre, Richard Rorty et Charles Taylor ont proposé des points de rencontre entre l'histoire des concepts et l'histoire culturelle (Rorty, 1984). De tels choix auraient sans doute fort indisposé l'historien français de la philosophie par excellence, Martial Guéroult, qui postulait l'autonomie absolue de chaque pensée, même au sein d'un moment ou d'une époque. Les historiens français, probablement intimidés par l'arrogance disciplinaire de la philosophie dans leur pays, se sont saisis plus tardivement des objets conceptuels. Ils entrent aujourd'hui dans l'arène avec une plaisante énergie (Anheim *et al.*, 2009; Van Damme, 2002).

Ce livre souhaite éviter les apories habituelles à propos de l'articulation entre les énoncés et les contextes. Lorsque la sociologie veut apporter sa modeste contribution à l'explication d'une dynamique intellectuelle, elle le fait souvent dans les termes d'une détermination sociale partielle en termes de « facteurs sociaux » ou de « conditions sociales », laquelle conduit à d'indéfinies contorsions logiques : qu'en est-il en effet d'un facteur social à l'œuvre dans une activité dont on peut dire alternativement qu'elle est par elle-même et de part en part sociale, comme n'importe quelle autre activité humaine, ou que les éléments sociaux qu'elle peut contenir accidentellement ne jouent aucun rôle dans le cours de son développement logique ? Doit-on supposer qu'il y a des lieux plus sociaux, ou en tout cas plus susceptibles d'une explicitation sociale, que d'autres ? L'analyse de l'histoire sociologique de la philosophie met en question les formes usuelles d'explication qui condamnent à penser le social *partes extra*

*partes*: lorsque l'on évoque des conditionnements sociaux d'une activité quelconque tout en reconnaissant qu'ils n'en constituent pas toute la signification, c'est toujours un bout du social qui détermine un autre bout du social. La grille d'analyse fondée sur la mise au jour de facteurs sociaux se révèle à l'usage une impasse: il est impossible de sortir d'une évaluation extrêmement imprécise des notions de facteur, de condition ou d'influence.

Le caractère accepté comme allant de soi de la coupure entre texte et contexte a fait l'objet depuis une trentaine d'années d'assauts répétés de la part des «entrants» ou des «challengers» dans un monde des sciences sociales dont la confusion paradigmatique offrait des positions à conquérir. La notion de «paradigme», proposée par Thomas Kuhn (Kuhn, 1962), dont la fortune a été immense, englobe une dimension cognitive et une dimension sociale, puisque l'une et l'autre sont pensées à travers des processus d'intégration ou d'apprentissage, et aussi à partir de l'existence d'un *common knowledge* qui constitue l'arrière-plan tacite de toutes les interactions. *La structure des révolutions scientifiques* a, par sa nouveauté, suscité des lectures sociologiques hétérodoxes, dont la moins féconde n'est pas celle de Michel Callon et de Bruno Latour, qui peuvent affirmer, en forçant quelque peu le paradigme kuhnien: «Avec cette solution, tout devient inextricablement sociocognitif: les arguments, les preuves, les problèmes de recherche ne sauraient être séparés du jeu social dont ils sont partie prenante. Il ne sert à rien de vouloir distinguer deux dimensions. La science est hétérogène» (Callon et Latour, 1991). C'est dans cette ouverture sociocognitive que va s'engouffrer l'analyse des controverses scientifiques: celle-ci offre en effet une entrée privilégiée pour l'observation ethnographique des pratiques dont la nouvelle sociologie a fait un de ses instruments principaux. Le théâtre de la controverse voit surgir des acteurs qui investissent, négocient, s'accréditent et se discréditent mutuellement. L'ordre du savoir, comme l'ordre social en général, est un ordre négocié: les protagonistes éprouvent leurs arguments dans la négociation et transforment leurs énoncés en élaborant des positions de compromis. Les

enquêtes font apparaître en règle générale une forte hétérogénéité des arguments utilisés, et une grande diversité des tactiques de mobilisation de ressources et d'alliés. Les controverses qui ont entouré l'émergence de la « nouvelle sociologie des sciences » fournissent d'ailleurs une excellente illustration de ces principes d'analyse. Si l'on veut résumer à grands traits les innovations dont sont porteuses les études sur les sciences, on doit souligner que plusieurs thèmes et plusieurs stratégies de construction des faits ont été associés de manière inédite dans ce programme : l'effacement progressif des frontières entre les éléments sociaux et cognitifs dans les protocoles d'explication, le privilège accordé à l'observation à caractère ethnographique de situations localisées, la reconnaissance, sous des modalités diverses, de l'efficacité sociale des dispositifs discursifs, l'importance de la négociation et de l'accréditation dans le processus de validation des connaissances, la place accordée à la dimension tacite des échanges et au *common knowledge* qui les rend possibles, mais aussi une certaine défiance à l'égard de l'existence de cadres permanents et structurants des interactions : l'instabilité relative et la multiplicité des terrains de jeu ressortent régulièrement des observations situées, ce qui permet de faire des rapprochements avec les diverses espèces de sociologie interactionniste.

La philosophie a assez largement échappé aux formes d'investigation organisées à partir de ces stratégies d'observation. L'histoire de la philosophie est-elle restée partagée entre une histoire interne, dont le principe reste la décontextualisation des philosophèmes et leur réassemblage dans de longues chaînes fictionnelles objectivées dans des programmes, à travers des listes d'auteurs et des listes de thèmes et de questions, et une histoire externe qui a emprunté quelques-unes de ses méthodes à l'histoire sociale, mais qui est très largement restée prisonnière de schèmes d'intelligibilité tout entiers ancrés dans des macrostructures, et qui n'a peut-être pas pris suffisamment ses distances avec la problématique marxienne qui voit dans les philosophèmes autant de fragments d'idéologie dont on peut repérer la source dans la structure sociale ? De ce fait, la question de l'analyse des

débats et des controverses n'a pas l'importance qu'elle mériterait au vu du caractère hautement argumentatif de cette discipline à travers l'histoire (Collins, 1998). Il faut dire aussi que la philosophie donne l'impression qu'elle est aujourd'hui surtout pratiquée dans le silence du cabinet, ou dans le face-à-face avec l'écran de l'ordinateur. Depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est explicitement fondée en France sur le culte de la performance solitaire. « Le philosophe ne discute jamais », prétendent Gilles Deleuze et Félix Guattari (Deleuze et Guattari, 1991). On a pu montrer que dans l'espace universitaire français de la Troisième République, le philosophe digne de ce nom entendait ne devoir rien à personne et qu'il recommençait pour son compte toute la philosophie (Fabiani, 1988). Tout semble opposer le monde que la philosophie constitue et l'univers de sociabilité intense des laboratoires, alors même que les objets et les machines n'y jouent apparemment pas de rôle actif, et qu'il n'y a pas, aussi évidemment que dans les sciences, de vainqueur ou de vaincu : Étienne Gilson disait plaisamment « qu'il n'y a pas de morts en philosophie ». L'histoire de la philosophie n'est pas celle de remaniements successifs ou de changements de paradigme : elle est plutôt celle du réinvestissement sélectif de formes anciennes et de la recomposition permanente d'un corpus. Le philosophe ne débat pas seulement avec ses pairs : il ne cesse d'interpeller ses ancêtres, de les ressusciter pour les combattre, de les relever pour mieux les abattre.

Est-il sérieux de parler de la philosophie française en général ? Utiliser cette notion, n'est-ce pas accepter la continuité de l'histoire intellectuelle, alors que depuis un demi-siècle, les épistémologies discontinuistes ont fait la preuve de leur fécondité (Foucault, 1969) ? L'objection peut être meurtrière. Elle n'a pas de sens dans une perspective de philosophie analytique, laquelle postule que tous les philosophes ont une démarche commune et que ce qu'on ne manque pas de reconnaître comme philosophie au singulier n'est que la répétition de questions ou de problèmes identiques au cours du temps. Pascal Engel écrit ainsi : « Il existe en philosophie un certain nombre de problèmes qui, bien que leur formulation diverge selon les auteurs, les écoles, les styles

de pensée et les époques, ont un statut suffisamment permanent ou durable pour qu'on puisse les reconnaître malgré la variété des formulations et des réponses. Aussi différentes soient-elles selon les contextes historiques, ces réponses présentent assez de similarités pour que nous puissions encore aujourd'hui les comprendre et les évaluer, et dire si nous les trouvons correctes ou pas. Il est possible de les extraire de leur contexte, et de les discuter, en les considérant comme des thèses, des théories ou des conjectures à l'appui desquelles, ou contre lesquelles, les philosophes du passé ont donné des raisons ou des objections, et à l'appui desquelles, ou contre lesquelles, nous pouvons donner des raisons et des objections » (Engel, 1995). La sociologie historique des disciplines ne peut toutefois pas accepter une telle simplification : elle s'interdit toute assertion à propos de l'éternité des problèmes conceptuels et se contente d'observer que certains naissent, alors que d'autres meurent ou sont réactivés. Le caractère plus ou moins cohérent, ou unitaire, d'un moment ou d'une conjoncture philosophique dépend à l'évidence de l'échelle d'observation qu'on adopte pour en rendre compte. Les historiens nous ont appris, surtout depuis les succès de la *microstoria*, que l'on peut faire varier par hypothèse les conditions de l'observation, principalement à travers l'échelle ou la focale de l'objectif (Revel, 1996). Ainsi on peut analyser la controverse célèbre qui opposa Jacques Derrida et Michel Foucault à propos de la première *Méditation* de Descartes comme une opposition radicale concernant l'exercice même de la philosophie, mais on peut tout aussi bien considérer que les deux philosophes sont pris dans une même configuration temporelle et cognitive, ce que Foucault lui-même aurait appelé une *épistémè*, qui prédéfinit un espace de jeu, un ordre des questions et un type d'articulation défini entre des discours et des pratiques. Parler sérieusement de la philosophie française, c'est donc d'abord présenter au lecteur les principes de construction de son objet. Le choix de l'échelle est ici essentiel, et l'on s'efforcera, dans les limites de cet ouvrage, d'offrir un principe de variation, en distinguant, dans la postérité parfaitement assumée des analyses structurales de Pierre Bourdieu, des formes stabilisées de l'espace

des interactions, à travers des programmes, des listes de questions, des oppositions canoniques et des antinomies et, sous l'effet de la relance féconde de l'histoire intellectuelle ouverte par les *science studies*, des événements, des accidents, des malentendus et des lectures intéressées. Ici comme dans les autres domaines de la vie sociale, se jouent les rapports entre des « invariants », encore que le mot soit trompeur car ces masses apparemment immobiles ne cessent d'être travaillées et de bouger, et l'expression de la capacité d'agir (*agency*) des acteurs les plus infimes. L'historien doit combiner la tectonique des plaques et l'observation des papillons. Il en est ainsi des rapports entre les disciplines, de l'existence des grandes institutions de savoir et des grands modèles de l'activité intellectuelle (prophète, artiste, révolutionnaire, savant ou expert) qui s'offrent comme horizon à la multiplicité des tactiques individuelles mesurées à l'aune des ambitions et de leur réalisme très variable. Certains tailleront leur route comme disciples et en tireront de la fierté. Ils seront néo-kantiens ou au contraire bergsoniens, deleuziens ou foucaaldiens. D'autres ne se reconnaîtront aucun maître, et tenteront à l'inverse d'imposer leur propre récit de refondation. Chaque entreprise philosophique constitue une prise de position, infinésimale ou grandiose, sur la manière même d'écrire l'histoire de la philosophie. Elle décline ou reclasse les hommes et les concepts. Elle redistribue, avec des effets très inégaux suivant les moments et les stratégies, les hiérarchies en place. Les grands gestes philosophiques viennent immédiatement à l'esprit, mais il faut aussi prendre en compte l'adhésion à des paradigmes, à des styles ou à des noms propres de la part de professeurs de philosophie obscurs qui donnent sa tonalité d'ensemble à l'entreprise. On sait qu'après Hegel la philosophie a tendu à se centrer sur sa propre histoire, au point quelquefois de s'y épuiser : l'hypertrophie de l'histoire de la philosophie dans la philosophie, au moins dans la forme « continentale » française qui sera l'objet principal de notre attention, est un élément constitutif de son objet. La philosophie ne cesse de remanier son histoire, et ce récit à plusieurs voix constitue la trame discrète de ce que nous percevons, à un moment donné du temps, comme ensemble



de savoirs, de pratiques, d'ambiance et quelquefois de styles de vie irrésistiblement associés à la notion « prof de philo », que l'on peut distinguer des collègues d'autres disciplines ou à l'ambiance de la classe terminale, qui doivent être pris en compte aussi bien que des concepts comme l'intuition, l'existence ou la différence, sans lesquels ils resteraient des abstractions insaisissables.

Pour convaincre de notre entreprise, deux précisions sont indispensables. La première porte sur l'entrée principale de l'enquête. La philosophie est ici considérée à partir de la perspective disciplinaire, et non pas comme une succession plus ou moins orientée ou cohérente de conceptualisations faisant leur apparition et leur sortie sur la scène de l'histoire. On connaît la spécificité de l'insertion de la philosophie dans le système d'enseignement français et sa situation à la charnière de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. On admet sans difficulté le caractère universel de la notion de discipline pour désigner un corps de savoir entendu comme articulation d'un objet, d'une méthode et d'un programme, d'un côté, et comme mode d'occupation reconnaissable d'une configuration plus vaste, l'ensemble des opérations de savoir à un moment donné du temps, de l'autre. « De la même façon que les sociétés modernes sont généralement associées à un procès de différenciation entre des secteurs ou des sphères d'activités variées, la science moderne est communément dépeinte comme une entreprise spécialisée organisée en un large éventail de disciplines », remarque Johan Heilbron (Heilbron, 2004). Il ajoute que les disciplines constituent le cadre référentiel (*frame of reference*) premier dans le monde de l'université et de la science. Autrement dit, parler de discipline, c'est désigner l'activité scientifique comme une forme particulière de la division du travail dans le monde social. La notion rend évidente et palpable à la fois l'organisation quotidienne de la recherche et de l'enseignement, fondée sur la délimitation d'un type d'objet et la répartition de tâches spécifiques, et la cohérence d'un horizon de savoir entendu comme maîtrise cognitive croissante d'un objet préalablement défini comme limité. En arrière-plan, on trouve évidemment la croyance, plus ou moins explicite, en l'existence, au moins

prospective, d'un ensemble cohérent de savoirs particuliers qui, s'il présente très rarement aujourd'hui la puissance architectonique d'un système des sciences, offre toujours un mode d'articulation qui postule la complémentarité des disciplines entendues comme formes particulières, découpées d'un ensemble plus vaste, inscrites dans une visée scientifique générale. La notion de discipline permet ainsi de saisir la philosophie dans tous ses états, qu'il s'agisse de l'organisation matérielle de son enseignement ou de l'identification d'une conjoncture conceptuelle.

La deuxième précision porte sur l'unité de temps prise en compte. La période qui s'étend de la reconstruction du système d'enseignement au début de la Troisième République jusqu'à la fin des années 1970 offre une cohérence relative, mais indiscutable. À l'exception de la période de Vichy, la liberté du professeur de philosophie y fait l'objet d'une préoccupation constante, y compris dans les moments les plus conservateurs. L'insertion de la philosophie dans l'ensemble du dispositif d'enseignement reste remarquablement stable, même si la concurrence entre les disciplines, l'émergence de nouvelles normes de compétence sociale et les changements sociotechniques engendrent des instabilités et des incertitudes. Des dynamiques philosophiques à la fois concurrentes et entrecroisées, le primat de l'expérience et du sujet d'un côté, et celui de la connaissance et de l'objectivité de l'autre, distribuent avec régularité les rôles conceptuels et le niveau des ambitions. Il existe une continuité relative entre le grand intellectuel et le professeur inconnu de province. On peut supposer, mais on n'en fera pas la démonstration dans cet ouvrage, que ce modèle du philosophe français a commencé de se dissoudre dans les dernières années du xx<sup>e</sup> siècle, sous l'effet conjugué de la montée de nouvelles formes d'expertise scientifique et sociale, de la reconfiguration de l'articulation entre l'Université et les médias, et de la globalisation qui affecte aussi, à travers l'édition et les autres formes de distribution du savoir, la circulation internationale des idées (Sapiro, 2009). Notons simplement qu'en dépit des contrastes idéologiques apparents qui pourraient offrir à l'observateur pressé l'impression qu'il s'est produit de très profondes

mutations idéologiques entre le professeur de la Troisième République attaché à la défense des institutions et l'intellectuel transgressif de type artiste, héros de la contre-culture de la fin des années 1960, il existe une unité incontestable du philosophe si l'on considère son attachement à l'autonomie et à l'idéal toujours réaffirmé de « penser par soi-même », qui le distingue très nettement des représentants d'autres disciplines, dans un contexte qui voit la division intellectuelle du travail s'accroître et se constituer une cité des savants habitée par les travailleurs de la preuve.

Postuler l'unité relative d'un moment assez long de l'histoire intellectuelle française, c'est accepter implicitement que le récit ne soit pas linéaire. Cette façon de faire, il faut le dire, constitue une exception. La plupart des histoires de la philosophie française au *xx<sup>e</sup>* siècle offrent une structure strictement chronologique. Nous n'apprendrions rien au lecteur en réitérant cette forme narrative, qu'on pourrait considérer comme présociologique. Une chronologie comparée de la production conceptuelle et de la vie institutionnelle placée en fin de volume constituera un rappel indispensable. L'objet « philosophe français » est analysé par approches successives. On s'attache d'abord à rendre compte, dans les trois premiers chapitres, des configurations qui donnent lieu à la production philosophique (la classe de philosophie, l'espace des carrières et des concepts, la dynamique des conjonctures et des conflits). Dans les trois chapitres suivants, on analyse la dimension spécifiquement « française » de la production philosophique, à travers l'affirmation d'un rationalisme de type particulier, la permanence d'une philosophie de l'expérience subjective et la construction de l'universel à partir d'importations intellectuelles et de transferts culturels. Enfin, dans les trois derniers chapitres, nous définissons les formes d'articulation spécifique qui attachent la philosophie à d'autres espaces intellectuels et les reconfigurent en partie, la religion, la science et l'art. L'approche privilégie des processus plutôt que des formes structurelles, mais n'ignore pas pour autant l'ensemble, perpétuellement remanié, des contraintes qui orientent l'expression philosophique et en font le produit d'une série d'interactions situées.

# Bibliographie

---

- ABBOTT Andrew, *The System of Professions. An Essay on the Division of Expert Labor*, Chicago, University of Chicago Press, 1988.
- ALTHUSSER Louis, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965.
- ANHEIM Étienne, LILT Antoine et VAN DAMME Stéphane, « Quelle histoire de la philosophie ? », *Annales HSS*, 2009/1, p. 5-11.
- ARON Raymond, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967.
- , *Mémoires. Cinquante ans de réflexion politique*, Paris, Julliard, 1983.
- AUERBACH Bruno, *L'édition en sciences sociales. Une approche socio-épistémologique*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2006.
- AZOUVI François, *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale*, Paris, Fayard, 2002.
- , *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, 2007.
- AUFFRET Dominique, *Alexandre Kojève. La philosophie, l'État et la fin de l'histoire*, Paris, Grasset, 1990.
- BACHELARD Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Alcan, 1934a.
- , *Critique préliminaire du concept de frontière épistémologique*, Paris, Alcan, 1934b.

- BACIOCCHI Stéphane et MERGY Jennifer (dir.), *Émile Durkheim. L'évaluation en comité*, Oxford/New York, Berghahn Press, 2004.
- BEAUVOIR Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.
- , *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.
- BÉNICHOU Paul, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977.
- BENRUBI Isaac, *Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France*, Paris, Alcan, 1933.
- BERGSON Henri, *L'évolution créatrice*, Paris, Alcan, 1907.
- , *La pensée et le mouvant*, Paris, Alcan, 1934.
- BERL Emmanuel, *Mort de la pensée bourgeoise*, Paris, Grasset, 1929.
- BERNSTEIN Basil, *Langage et classes sociales*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- BERTHELOT René, *Un romantisme utilitaire. Étude sur le mouvement pragmatiste*, Paris, Alcan, 1912.
- BLAIS Marie-Claude, *Au principe de la République. Le cas Renouvier*, Paris, Gallimard, 2000.
- BLONDEL Maurice, « Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique et sur la méthode de la philosophie dans l'étude du problème religieux », *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Presses universitaires de France, 1997 [1896].
- BOOSTELS Bruno, *Alain Badiou, une trajectoire polémique*, Paris, La Fabrique, 2009.
- BOSCHETTI Anna, *Sartre et Les Temps modernes. Une entreprise intellectuelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- BOURDIEU Pierre, « La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 13, 1977, p. 3-44.
- , *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- , *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.
- , « L'institutionnalisation de l'anomie », *Cahiers du musée national d'art moderne*, n° 19-20, 1987, p. 6-19.

- , *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997.
- BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *La reproduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
- BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris/La Haye, Mouton, 1968.
- BOUTROUX Émile, « La philosophie en France depuis 1867 », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 16, n° 6, 1908, p. 683-716.
- BOUVERESSE Jacques, *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle?*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1996.
- BRAUDEL Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969.
- BRÉHIER Émile, « Y a-t-il une philosophie chrétienne? », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 38, n° 3, 1931, p. 133-162.
- BROOKS III John I., *The Eclectic Legacy. Academic Philosophy and the Human Sciences in Nineteenth-Century France*, Newark, University of Delaware Press, 1998.
- CALLON Michel et LATOUR Bruno (dir.), *La science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991.
- CANGUILHEM Georges, *Études d'histoire de la philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968.
- CASTELLI GATTINARA ENRICO, *Les inquiétudes de la raison. Épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Vrin/EHESS, 1998.
- CHARLE Christophe, *La République des universitaires*, Paris, Le Seuil, 1994.
- CHATEL Frédéric et GODECHOT Olivier, *Les professeurs de philosophie entre champ et corps. Pour un regard sociologique*, mémoire de l'ENSAE, 1996.
- CHEVALIER Jacques, *Entretiens avec Bergson*, Paris, Plon, 1959.
- COHEN-SOLAL Annie, *Sartre (1905-1980)*, Paris, Gallimard, 1985.
- COLLINS Randall, « Les traditions sociologiques », *Enquête*, n° 2, 1995, p. 11-38.
- , *The Sociology of Philosophies. A Global Theory of Intellectual Change*, Cambridge (Mass.), The Belknap Press of Harvard University, 1998.

- CONTAT Michel et RYBALKA Michel, *Les écrits de Sartre*, Paris, Gallimard, 1970.
- COUTURAT Louis, *De l'infini mathématique*, Paris, Alcan, 1894.
- CRESSON André, *Le malaise de la pensée philosophique*, Paris, Alcan, 1906.
- DELEUZE Gilles, *Le bergsonisme*, Paris, PUF, 1962.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- , *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991.
- DERRIDA Jacques, *La vérité en peinture*, Paris, Flammarion, 1978.
- DESANTI Jean-Toussaint, *Un destin philosophique*, Paris, Grasset, 1982.
- DESCAMPS Christian (dir.), *Les enjeux philosophiques des années 1950*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1989.
- DESCOMBES Vincent, *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- , *Philosophie par gros temps*, Paris, Éditions de Minuit, 1989.
- DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959.
- DOSSE François, *Gilles Deleuze, Félix Guattari. Biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2008.
- , *Histoire du structuralisme*, 2 vol., Paris, La Découverte, 1995[1991].
- DREYFUS Hubert et RABINOW Paul, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984.
- DUCLERT Vincent, *L'affaire Dreyfus*, Paris, La Découverte, 1998.
- DUCLERT Vincent et SIMON-NAHUM Perrine (dir.), *L'affaire Dreyfus. Les événements fondamentaux*, Paris, Armand Colin, 2009.
- DURKHEIM Émile, « L'enseignement de la philosophie », *Revue philosophique*, vol. I, 1895, p. 121-147.
- , *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Alcan, 1938.
- , « La sociologie », in *Œuvres*, t. I, Paris, Éditions de Minuit, 1975 [1915].
- ENGEL Pascal, « La philosophie peut-elle échapper à l'histoire ? », in Jean Boutier et Dominique Julia (dir.), *Passés recomposés, Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995.

- FABIANI Jean-Louis, *La crise du champ philosophique (1880-1914). Contribution à une histoire sociale du système d'enseignement*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1980.
- , « Les programmes, les hommes et les œuvres : professeurs de philosophie en classe et en ville au tournant du siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 47-48, 1983, p. 3-20.
  - , « Enjeux et usages de la crise dans la philosophie universitaire en France au tournant du siècle », *Annales ESC*, vol. 40, n° 2, 1985, p. 377-409.
  - , *Les philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.
  - , « Sociologie et histoire des idées. L'épistémologie et les sciences humaines », in Christian Descamps (dir.), *Les enjeux philosophiques des années 1950*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1989, p. 115-130.
  - , « Métaphysique, morale, sociologie. Durkheim et le retour à la philosophie », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. n° 1, 1993, p. 175-191.
  - , « Controverses scientifiques, controverses philosophiques. Figures, positions, trajets », *Enquête*, n° 5, 1997, p. 11-34.
  - , *Le Goût de l'enquête. Pour Jean-Claude Passeron*, Paris, L'Harmattan, 2001.
  - , « Philosophie », in Vincent Duclert et Christophe Prochasson (dir.), *Dictionnaire de la République*, Paris, Flammarion, 2002, p. 936-943.
  - , « Clore enfin l'ère des généralités », in Stéphane Baciocchi et Jennifer Mergy (dir.), *Émile Durkheim. L'évaluation en comité*, Oxford/New York, Berghahn Press, 2004, p. 151-189.
  - , « Faire école en sciences sociales », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 36, 2005, p. 191-207.
- FERRY Luc, « La philosophie est très mal enseignée dans nos classes », *La Croix*, 18 juin 2008.
- FOUCAULT Michel, *Folie et déraison à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961.
- , *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
  - , « La vie, l'expérience et la science », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 90, n° 1, 1985, p. 3-14.
  - , *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994.



- GANDILLAC Maurice, *Le siècle traversé. Neuf décennies*, Paris, Albin Michel, 1998.
- GRANGE Juliette, *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, Paris, PUF, 1996.
- GREPH (groupe de recherche en épistémologie politique et historique), *Qui a peur de la philosophie ?*, Paris, Flammarion, 1977.
- HADOT Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995.
- HAVET Jacques, « Notice nécrologique de Jean Beaufret », *Annuaire de l'association amicale des anciens élèves de l'ENS*, 1984, p. 82-94.
- HEILBRON Johan, *The Rise of Social Theory*, Oxford, Polity Press, 1995.
- , « A Regime of Disciplines. Toward a Sociology of Disciplinary Knowledge », in Charles Camic et Hans Joas (dir.), *The Dialogical Turn: Roles for Sociology in a Post Disciplinary Age*, Lanham (MD), Rowan and Littlefield, 2004.
- JANICAUD Dominique, *Ravaison et la métaphysique. Une généalogie du spiritualisme français*, Paris, Vrin, 1997 [1969].
- , *La phénoménologie dans tous ses états*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1990.
- , *Heidegger en France*, 2 vol., Paris, Albin Michel, 2001.
- JEANPIERRE Laurent, *Des hommes entre plusieurs mondes. Étude sur une situation d'exil. Intellectuels français réfugiés aux États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2004.
- JORLAND Gérard, *La science dans la philosophie. Les recherches épistémologiques d'Alexandre Koyré*, Paris, Gallimard, 1981.
- JOUARY Jean-Paul, « Philosophie et mauvais sujets », *Libération*, 23 juin 2008.
- KARADY Victor, « Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et la transformation de la fonction d'enseignant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 47-48, 1983, p. 90-112.
- KECK Frédéric, *Lévy-Brubl. Entre philosophie et anthropologie*, Paris, Éditions du CNRS, 2008.

- KOYRÉ Alexandre, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, PUF, 1966.
- KUHN Thomas, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.
- LACHELIER Jules, *Études sur le syllogisme*, Paris, Alcan, 1907.
- LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Alcan, 1926.
- LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.
- LEGUAY Pierre, *La Sorbonne*, Paris, Grasset, 1910.
- LEINER Jacqueline, 1970, *Le destin littéraire de Paul Nizan*, Paris, Klincksieck, 1970.
- LEPENIES Wolf, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985.
- LE RIDER Jacques, *Nietzsche en France, De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au temps présent*, Paris, PUF, 1999.
- LETERRÉ Thierry, *Alain. Le premier intellectuel*, Paris, Stock, 2006.
- LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955.
- MACHERÉY Pierre, *De Canguilhem à Foucault. La force des normes*, Paris, La Fabrique, 2009.
- MANNHEIM Karl, *Idéologie et utopie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2006 [1929].
- MATONTI Frédérique, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.
- MATTHEWS Éric, *Twentieth Century French Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 1996.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- MENGER Pierre-Michel, *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 2009.
- MILNER Jean-Claude, *Le périple structural. Figures et paradigme*, Lagrasse, Verdier, 2008 [2002].

- NICOLET Claude, *L'idée républicaine en France (1789-1924)*, Paris, Gallimard, 1982.
- NIZAN Paul, *Les chiens de garde*, Paris, Rieder, 1932.
- , *Aden Arabie*, préface de Jean-Paul Sartre, Paris, Maspero, 1960.
- PANOFSKY Erwin, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Éditions de Minuit, 1967 [1951].
- PARODI Dominique, *La philosophie contemporaine en France. Essai de classification des doctrines*, Paris, Alcan, 1919.
- PAVEL Thomas, *Le mirage linguistique. Essai sur la modernisation intellectuelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.
- PÉGUY Charles, «Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne», *Œuvres complètes en prose*, t. III, Paris, Gallimard, 1914.
- PETIT Annie, *Heurs et malheurs du positivisme. Philosophie des sciences et politique scientifique chez Auguste Comte et ses premiers disciples (1880-1890)*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris I, 1993.
- PINTO Louis, *La théorie souveraine. Les philosophes français et la sociologie au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 2009.
- POCOCK John G.A., *The Machiavellian Moment. Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1975.
- POUCET Bruno, *Enseigner la philosophie. Histoire d'une discipline scolaire. 1860-1990*, Paris, CNRS, 2000.
- PROCHASSON Christophe, «Philosopher au XX<sup>e</sup> siècle : Xavier Léon et l'invention du système R2M (1891-1902)», *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 98, n° 1-2, 1993, p. 109-140.
- PUDAL Romain, *Les réceptions du pragmatisme en France (1890-2007). Histoire et enjeux*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2008.
- , *Enjeux et usages du pragmatisme en France (1880-1920). Approche sociologique et historique d'une acculturation philosophique*, multigraphié, 41 p., 2009.
- RAVAISSON Félix, *La philosophie en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, Paris, Imprimerie impériale, 1868.
- , *Testament philosophique et fragments*, texte revu et présenté par Charles Devivaise, Paris, Boivin, 1933.

- REDONDI Pietro, « Préface », in Alexandre Koyré, *De la mystique à la science : cours, conférences et documents, 1922-1962*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1986.
- REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1996.
- REVEL Jacques, *Un parcours critique*, Paris, Galaade, 2006.
- RIBARD Dinah, 2005, *Raconter, vivre, penser. Histoire(s) de philosophes*, Paris, Vrin/EHESS, 2005.
- RICCEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, Paris, Aubier, 1949.
- RINGER Fritz, *The Decline of the German Mandarins*, Cambridge, Harvard University Press, 1969.
- RORTY Richard, SCHNEEWIND Jerome et SKINNER Quentin (dir.), *Philosophy in History. Essays in the Historiography of Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- ROUDINESCO Elisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Fayard, 2008 [1994].
- SALANSKIS Jean-Michel et SEBBAH François-David, *Usages contemporains de la phénoménologie*, Paris, Sens et Tonka, 2008.
- SAPIRO Gisèle (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau monde, 2009.
- SARTRE Jean-Paul, *Saint-Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952.
- SCHINTZ Albert, *Anti-pragmatisme. Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale*, Paris, Alcan, 1909.
- SÉAILLES Gabriel, *La philosophie de Jules Lachelier*, Paris, Alcan, 1920.
- SERRES Michel, *La traduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.
- SITBON-PEILLON Brigitte, *Religion, métaphysique et sociologie chez Bergson. Une expérience intégrale*, Paris, PUF, 2009.
- SKINNER Quentin, *Hobbes et la conception républicaine de la liberté*, Paris, Albin Michel, 2009.
- SOULIÉ Stephan, *Les philosophes en République. L'aventure intellectuelle de la Revue de métaphysique et de morale et de la Société française de philosophie (1891-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- TÈSNIÈRE Valérie, *Le quadrige. Un siècle d'édition universitaire (1860-1968)*, Paris, PUF, 2001.

- TRESMONTANT Claude, *La crise moderniste*, Paris, Le Seuil, 1979.
- VALÉRY Paul, *Les Cahiers de Paul Valéry*, Paris, Éditions du CNRS, 1957.
- VAN DAMME Stéphane, *Descartes. Essai d'histoire culturelle d'une grandeur philosophique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002.
- VANDEREM Fernand, « La philosophie, une classe à supprimer ? », repris avec les réponses à l'article dans *Pour et contre l'enseignement philosophique*, Paris, Alcan, 1894.
- VEYNE Paul, « Préface » à Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Paris, Laffont, 1993.
- VIRGOULAY René, *Philosophie et théologie chez Maurice Blondel*, Paris, Cerf, 2002.
- WAHL François, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, Le Seuil, 1973.
- WORMS Frédéric, *Bergson et les deux sens de la vie*, Paris, PUF, 2004.
- , *La philosophie française au XX<sup>e</sup> siècle. Moments*, Paris, Gallimard, 2009.
- ZELLER Eduard, *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, Paris, Hachette, 1884.

# Qu'est-ce qu'un philosophe français ?

La vie sociale des concepts (1880-1980)

Jean-Louis Fabiani

Le philosophe constitue l'une des figures les plus remarquables de la vie intellectuelle française. De Bergson à Foucault en passant par Sartre, il est l'ambassadeur à l'étranger d'une forme de « francité », paradoxale pour celui qui s'est installé d'emblée dans une perspective universelle. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, la discipline qui venait couronner l'enseignement secondaire classique a connu à la fois le succès mondial d'un style de pensée et les affres du déclassé institutionnel en France.

Ce récit vivant décrit au plus près ce qu'est la philosophie française : une construction conceptuelle, dont toutes les lectures et réceptions sont à prendre en compte, une institution et des pratiques sociales, de la salle de classe à la scène médiatique.

Ce livre est aussi un hommage, ironique et quelquefois impertinent, à ceux qui ont fait une bonne part de notre histoire culturelle.

*Jean-Louis Fabiani, directeur d'études à l'EHESS et professeur à Central European University de Budapest, enseigne la sociologie historique des savoirs. Il a notamment publié Les philosophes de la République (Minuit) et L'éducation populaire et le théâtre. Le public d'Avignon en action (Presses universitaires de Grenoble).*



9 782713 222672

Prix 17 €  
ISBN 978-2-7132-2267-2  
Sodis 7534515

éditions  
**EHESS**